

Cocorico !

De bons prix pour les tableaux modernes et des scores excellents pour le mobilier français vendu à Londres – une première – par une société française.

Adjugé

Le système des ventes « à la française » a brillamment démontré qu'il pouvait séduire les amateurs d'outre-Manche. L'entreprise relevait du pari, mais d'un pari bien préparé : on s'embarqua en effet pour l'Angleterre muni d'objets et meubles à la fois rares et d'une qualité propre à séduire un public international. C'était là un point essentiel, celui dont découle le franc succès obtenu. Sans surprise, les deux meilleures enchères vinrent couronner deux des lots les plus attrayants de la vacation. Il s'agissait tout d'abord – à 884 000 £ - d'un important cabinet italien du XVII^e siècle, plaqué d'écaïlle à fond rouge, d'ébène et de filets d'ivoire, imposant meuble s'auréolant encore d'une provenance illustre puisqu'il avait appartenu au duc de Cumberland. Venait ensuite, sensiblement de la même époque car datant du règne de Louis XIV, une paire de scabellons en marqueterie Boulle, majestueux objets de très grande décoration que le catalogue attribuait à Bernard I^{er} Van Risen Burgh et qu'un amateur emporta en échange de 650 000 £. Du règne suivant et portant pour sa part l'estampille de BVRB (il s'agissait bien sûr de Bernard II Van Risen Burgh), une petite table à écrire à plateau de laque du Japon se vendait 533 000 £. Si aucun autre lot ne dépassait la barre des 500 000 £, plusieurs d'entre eux n'en réalisèrent pas moins d'excellents prix. Ainsi, un bureau Mazarin marqueté de fleurs dans des encadrements d'étain n'offrit sa vaste surface de travail (plateau : 196 x 90,5 cm) qu'en échange de 390 000 £, tandis qu'une commode qui lui était contemporaine, en marqueterie Boulle en « première partie », demandait 260 000 £. Même les dévotions se faisaient à prix d'or, un étonnant retable de la fin du XIX^e siècle – en bois noirci mettant en valeur une abondante décoration d'ivoire finement sculpté – se vendant 273 000 £. Ces hauts prix concernaient certes des meubles exceptionnels, mais il est intéressant de noter qu'une dizaine de lots se situa dans une fourchette comprise entre 100 000 et 200 000 £. Parmi eux : une paire de grands fauteuils Louis XIV en bois sculpté et doré (182 000 £) contemporaine d'une curieuse commode marquetée de laitton, étain, corne teintée, écaïlle, ivoire et nacre (179 400 £), une commode Transition par Feuerstein (149 500 £) ou encore, d'époque Louis XVI cette fois, un bonheur-du-jour qui provenait des collections de Mme de Polès (143 000 £). Ce fut donc une vacation remarquable à bien des égards, le moindre n'étant pas d'avoir mis fin à un tabou qui écartait les sociétés françaises de la scène des ventes à Londres. Ce tabou apparaît bel et bien brisé : légitimement fière de son succès, la société n'annonce-t-elle pas une nouvelle vente en Grande-Bretagne dès la saison prochaine et n'espère-t-elle pas en organiser une autre à New York dans un avenir proche ?

VENDREDI 6 MAI

Londres

Europ Auction.

Pour un coup d'essai, ce fut véritablement un coup de maître ! Et, avec un total (frais compris) correspondant à presque 7 M€, le système des ventes « à la française » a brillamment démontré qu'il pouvait séduire les amateurs d'outre-Manche. L'entreprise relevait du pari, mais d'un pari bien préparé : on s'embarqua en effet pour l'Angleterre muni d'objets et meubles à la fois rares et d'une qualité propre à séduire un public international. C'était là un point essentiel, celui dont découle le franc succès obtenu. Sans surprise, les deux meilleures enchères vinrent couronner deux des lots les plus attrayants de la vacation. Il s'agissait tout d'abord – à 884 000 £ - d'un important cabinet italien du XVII^e siècle, plaqué d'écaïlle à fond rouge, d'ébène et de filets d'ivoire, imposant meuble s'auréolant encore d'une provenance

illustre puisqu'il avait appartenu au duc de Cumberland. Venait ensuite, sensiblement de la même époque car datant du règne de Louis XIV, une paire de scabellons en marqueterie Boulle, majestueux objets de très grande décoration que le catalogue attribuait à Bernard I^{er} Van Risen Burgh et qu'un amateur emporta en échange de 650 000 £. Du règne suivant et portant pour sa part l'estampille de BVRB (il s'agissait bien sûr de Bernard II Van Risen Burgh), une petite table à écrire à plateau de laque du Japon se vendait 533 000 £. Si aucun autre lot ne dépassait la barre des 500 000 £, plusieurs d'entre eux n'en réalisèrent pas moins d'excellents prix. Ainsi, un bureau Mazarin marqueté de fleurs dans des encadrements d'étain n'offrit sa vaste surface de travail (plateau : 196 x 90,5 cm) qu'en échange de 390 000 £, tandis qu'une commode qui lui était contemporaine, en marqueterie Boulle en « première partie », demandait 260 000 £. Même les dévotions se faisaient à prix d'or, un étonnant retable de la fin du XIX^e siècle – en bois noirci mettant en valeur une abondante décoration d'ivoire finement sculpté – se vendant 273 000 £. Ces hauts prix concernaient certes des meubles exceptionnels, mais il est intéressant de noter qu'une dizaine de lots se situa dans une fourchette comprise entre 100 000 et 200 000 £. Parmi eux : une paire de grands fauteuils Louis XIV en bois sculpté et doré (182 000 £) contemporaine d'une curieuse commode marquetée de laitton, étain, corne teintée, écaïlle, ivoire et nacre (179 400 £), une commode Transition par Feuerstein (149 500 £) ou encore, d'époque Louis XVI cette fois, un bonheur-du-jour qui provenait des collections de Mme de Polès (143 000 £). Ce fut donc une vacation remarquable à bien des égards, le moindre n'étant pas d'avoir mis fin à un tabou qui écartait les sociétés françaises de la scène des ventes à Londres. Ce tabou apparaît bel et bien brisé : légitimement fière de son succès, la société n'annonce-t-elle pas une nouvelle vente en Grande-Bretagne dès la saison prochaine et n'espère-t-elle pas en organiser une autre à New York dans un avenir proche ?